

Le syndrome du préambule

Yvon Rivard

Volume 37, numéro 4 (220), août 1995

Littérature et théorie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1995). Le syndrome du préambule. *Liberté*, 37(4), 44–47.

YVON RIVARD

LE SYNDROME DU PRÉAMBULE

La vertu ne ressemble pas seulement à ce combattant dont la seule affaire dans la lutte est de garder son épée immaculée, mais elle a aussi entrepris la lutte pour préserver les armes.

Hegel

Commençons par un peu de science-fiction. L'histoire se passe en France en 1968. Un jeune Québécois, fort d'une bourse de doctorat qui lui garantit trois ans de loisirs et d'études, se présente à son futur directeur de thèse. Bien sûr, il est très intimidé parce qu'il vient d'une province lointaine et que son bagage intellectuel lui semble tout à coup bien léger : qui est-il, lui, pour entreprendre d'étude d'un grand écrivain français ? De quelle autorité critique peut-il se réclamer ? Que répondra-t-il à son directeur si ce dernier lui demande de définir sa méthode ? Qu'il va relire l'œuvre, prendre des notes, réfléchir et écrire ? L'étudiant regarde sa montre, évidemment il est arrivé trop tôt à son rendez-vous, il pense qu'il aurait dû se préparer davantage, retarder d'un an ou deux ce voyage en France, ce doctorat. La porte s'ouvre, il entre, il s'assoit. Le professeur tient entre ses mains la petite lettre manuscrite dans laquelle l'étudiant

lui annonçait son intention d'étudier tel auteur. « Pourquoi avez-vous choisi cet auteur ? » Réponse de l'étudiant : « Parce que j'aime beaucoup cet auteur, et je crois qu'il peut m'apprendre beaucoup ». Le professeur semble satisfait de la réponse et il accepte de diriger l'étudiant : « Quand vous aurez un plan, nous regarderons cela ensemble ». L'étudiant rentre chez lui, hésitant entre deux interprétations de cette première rencontre : « Ou le professeur s'est débarrassé gentiment de moi, ou il me fait confiance et se dit que ce que je vais retirer de cette œuvre personne d'autre que moi ne pourrait le recevoir ». Deux ans plus tard, l'étudiant soumet le premier chapitre de sa thèse. Le directeur est très content : « J'aime beaucoup que vous ne portiez pas votre méthode comme une prothèse ». L'étudiant est ravi, il ne savait pas qu'il avait une méthode et il n'apprendrait que le jour de la soutenance quelle était cette méthode. Premier examinateur : « Merleau-Ponty a dit que tant vaut le phénoménologue tant vaut la phénoménologie : cher monsieur, votre phénoménologie est excellente ». Fin de la fiction : retour au pays de l'étudiant devenu docteur et phénoménologue, publication de sa thèse par un éditeur parisien, poste d'enseignant à l'université.

Début de la réalité. Notre professeur aimerait bien enseigner ce qu'il a appris (lire, réfléchir, écrire) et donner à ses étudiants ce qu'il a reçu (la confiance en soi, la passion des œuvres), mais voilà que les temps ont changé et que les études littéraires, terrorisées par les sciences dites exactes, sont désormais affectées du syndrome du préambule. Quand un étudiant se présente à lui, il doit lui demander ses papiers (le sujet de la thèse, l'hypothèse de travail, la méthodologie, l'état présent de la recherche, la bibliographie, etc.) qu'il devra ensuite faire approuver par un docte comité qui, très souvent, ne connaît pas ou connaît mal les deux principaux intéressés, à savoir

l'étudiant et son auteur. Quand le comité, après avoir inspecté minutieusement le laboratoire de l'étudiant (vérification des postulats et du protocole de la recherche), juge que ce laboratoire est bien équipé et que le chercheur en maîtrise le jargon opératoire, il lui donne l'autorisation de commencer enfin ses travaux, convaincu que le candidat pourra les mener à terme, c'est-à-dire qu'il trouvera sûrement ce qu'il cherche puisqu'il l'a déjà trouvé. Notre professeur est bien perdu. Rien de ce qu'il a appris et reçu ne peut désormais lui servir. Il croyait que la lecture, la réflexion et l'écriture étaient une seule et même aventure, l'expérience d'un savoir pénétré et porté par une immense ignorance. Erreur ! Lire, c'est décoder ; réfléchir, c'est mesurer ; écrire, c'est compiler. Il croyait que c'était l'œuvre qui peu à peu transformait et éclairait le lecteur qui à son tour éclairait et transformait l'œuvre en lui redonnant ce qu'il avait reçu, ce qu'il était devenu à son contact ! Erreur ! L'œuvre est un prétexte, une erreur ou une vérité qui s'ignore, un accident à qui le lecteur-chercheur offre le salut de la loi. Entre les religions, qui reconnaissent l'inconnu et nous en protègent, et les sciences, qui pour exister doivent le nier, notre professeur croyait avoir trouvé dans l'étude de la littérature un espace intermédiaire où il serait possible d'être un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui apprend à supporter « la grandeur de la défaite humaine » (Danilo Kis).

Pendant des années, notre professeur a combattu silencieusement le syndrome du préambule provoqué par la peur des œuvres, par le désir d'être plus intelligent qu'elles. Mais maintenant il ne peut plus cautionner ce régime dictatorial, il invite le chercheur à redevenir un lecteur en lui rappelant qu'il n'est pas là pour étudier les paradigmes mais des écrivains et qu'« un écrivain, on devrait pouvoir l'étudier en le lisant » (Peter Handke). Il sait bien que personne n'est à l'abri du syndrome du

préambule, que tout être tend à retarder l'instant de sa défaite. Quand un écrivain se lave les mains dix fois avant d'écrire, qu'il vérifie s'il a suffisamment de papier, de tabac, si les livres dont il a besoin sont à portée de la main, qu'il jette un coup d'œil à son plan ou à ses notes, il sait bien que tout ce rituel est un subterfuge nécessaire, mais il ne lui viendrait jamais à l'esprit de croire que c'est cela son œuvre, se laver les mains, etc. S'il veut écrire, il devra tôt ou tard regarder l'inconnu qui l'attend au bout de ses doigts et que chaque mot recule. Comme le dit un adage zen : « Malheur à celui qui regarde le doigt pointé vers la lune au lieu de regarder la lune ». Malheur à l'écrivain qui se regarde écrire, malheur au lecteur qui se regarde lire.